Document généré le 19 avr. 2024 16:10

Anthropologie et Sociétés

Renaat DEVISH : Se recréer femme, Manipulation sémantique d'une situation d'infécondité chez les Yaka du Zaïre, Collectanea Instituti Anthropos no 31, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1984, 198 p., annexes, biblio., index, ill.

Chantal Collard

Volume 13, numéro 2, 1989

Des systèmes techniques

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015087ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015087ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Collard, C. (1989). Compte rendu de [Renaat DEVISH : Se recréer femme, Manipulation sémantique d'une situation d'infécondité chez les Yaka du Zaïre, Collectanea Instituti Anthropos no 31, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1984, 198 p., annexes, biblio., index, ill.] *Anthropologie et Sociétés*, *13*(2), 180–182. https://doi.org/10.7202/015087ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

grattoirs. La section sur les objets en pierre polie est faible et celle sur l'os est d'une portée relativement réduite. La section sur l'évolution des techniques est insignifiante, bâclée rapidement, et ne peut être considérée comme une conclusion.

Cette publication est certes attirante par sa facture et ses nombreuses illustrations, mais elle n'est pas très appropriée pour une clientèle nord-américaine. On est loin des intérêts anthropologiques des archéologues de ce côté-ci de l'Atlantique. L'ouvrage est malheureusement trop refermé sur la préhistoire de la France, surtout quand on examine la bibliographie presque exclusivement française. Il ne fait aucun doute que le patrimoine archéologique français est d'une très grande richesse, mais s'y limiter pour expliquer les outils préhistoriques des hominidés nous semble dangereux.

Claude Chapdelaine
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Renaat DEVISCH : *Se recréer femme. Manipulation sémantique d'une situation d'infécondité chez les Yaka du Zaïre*, Collectanea Instituti Anthropos n° 31, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1984, 198 p., annexes, biblio., index, ill.

Cette étude a pour objet l'examen sémantique des rites *khita* pratiqués par les Yaka du Nord en vue de guérir les troubles de la fécondité féminine (stérilité, absence ou excès du flux menstruel, avortement accidentel, mort d'un ou de plusieurs nouveau-nés ou nourrissons). Les rites *khita* sont pratiqués sous diverses variantes dans une vaste aire géographique comprenant les régions de l'ancien royaume du Koongo et de ses environs, avec une importance variable : tantôt ils se limitent à la fécondité féminine comme chez les Yaka du Nord, tantôt il s'agit de rites dont la portée est tellement globale qu'on peut parler de rites de renouvellement cosmique, comme chez les Suku matrilinéaires par exemple.

Chez les Yaka patrilinéaires, même si leur application est restreinte à la fécondité féminine, les rites *khita* s'inscrivent aussi dans une thérapie englobante : c'est en effet dans le milieu de vie quotidien et en plein tissu social qu'on pratique diagnostic et intervention : le contexte clinique est essentiellement un contexte social.

La cure elle-même comporte trois séquences en partie simultanées : dans un délai d'un mois après que l'oracle divinatoire ait établi l'opportunité de l'intervention rituelle, le mari de la patiente et le chef de famille ou de maisonnée rassemblent les objets de valeur qui serviront à payer les services d'un spécialiste rituel et à solliciter l'aide de l'oncle maternel de la femme qui représente l'origine utérine du trouble. Dans une première séquence, tous les individus concernés par la maladie se réunissent à la nuit tombante autour de la patiente, près de la maison du rite érigée à la périphérie de l'espace familial de l'oncle ou, plus rarement, du couple affligé, afin d'intervenir au niveau de la transmission utérine du trouble. La réclusion proprement dite, qui dure moins d'une semaine, constitue la deuxième séquence et correspond à une intervention au niveau génital : en vertu de la valeur signifiante cosmologique et sexuelle propre à la réclusion et à la maison du rite, la patiente est amenée à se procréer elle-même et à s'assimiler au fœtus. La troisième séquence est celle de la sortie : de grand matin, l'initiée, après avoir franchi plusieurs barrières spatiales, est réintroduite dans son espace domestique et familial afin d'y assumer à nouveau son rôle conjugal.

R. Devisch a effectué de longs séjours chez les Yaka, qu'il connaît bien et dont il parle la langue. Ethnographiquement, cette étude est riche et bien documentée (la lecture par contre n'en est pas toujours facile). Même si les cadres retenus pour l'analyse sont la parenté et l'espace, on aimerait retrouver au fil des pages plus d'informations sur les théories locales des fluides sexuels, de la menstruation, de la fécondation et de la grossesse, étant donné que la cure traite de problèmes de fécondité. Si, comme le dit l'auteur, le trouble est social et parle de parenté et d'alliance réussie avant tout, ce que nous ne contestons pas, il parle aussi du corps sexué...

Ma seconde question à cette ethnographie a trait à l'interprétation que fait R. Devisch des rituels *khita*. Son approche, comme il l'explique dans son introduction, s'inscrit dans une perspective d'anthropologie symbolique et s'inspire de certains acquis de l'approche de C. Lévi-Strauss et de V. Turner. Poussant plus avant la réflexion, il cherche à répondre plus particulièrement aux questions suivantes : quelles sont les modalités de formation de l'activité rituelle, quels en sont les cadres implicites de référence, et comment les appréhender de l'extérieur sans en trahir le sens ? L'optique sémantique s'est imposée à l'auteur comme la seule permettant d'éviter les connotations ethnocentriques et la défiguration des phénomènes rituels. Dans le cadre de cette démarche, il s'est attaché notamment à l'aspect illocutoire ou performatif des rituels, c'est-à-dire au sens rituel produit par l'activité rituelle elle-même :

> la présente étude examine la thérapie *khita* essentiellement sous l'angle du sens : elle adopte dès lors un point de vue interprétatif interne plutôt qu'explicatif, abandonnant dès lors toute thèse génétique : elle ne retient les interprétations fonctionnalistes que des seuls participants aux rites, tout en les confrontant au sens révélé par l'analyse sémantique (p. 17).

Le problème est qu'entre ce que disent les autochtones et les associations sémantiques possibles, il y a encore place pour l'interprétation, surtout si l'on fait intervenir l'inconscient ou le refoulé culturel. C. Lévi-Strauss et E. Leach par exemple ont longtemps débattu à propos du niveau conscient ou inconscient des modèles générés par les anthropologues et de la validité des modèles proposés par les indigènes : si on prend ceux-là ou les explications fournies par les indigènes comme base valide de réflexion, doit-on s'y arrêter ? Il semble que R. Devisch lui-même essaye d'aller plus loin en utilisant les connotations et associations symboliques manipulées par cette société. Mais devant le fourmillement de pistes à suivre, toutes permises par les associations sémantiques, gestuelles et visuelles, devant aussi leur hiérarchie possible, comment choisir ?... Donnons ici un exemple. Lors d'une phase du rituel, la femme est suspendue au tronc d'un parasolier coupé, porté par deux hommes.

> l'exégèse populaire aussi bien que l'exégèse spécialisée déclarent explicitement que la femme se tient suspendue au tronc du parasolier comme une chauve-souris, et cela afin de recouvrer la santé. Les Yaka évoquent cette chauve-souris insectivore notamment dans un chant qui accompagne le balancement de la femme. Ils retiennent surtout la nature ambivalente de l'animal qu'ils décrivent comme un petit mammifère à forme d'oiseau : la chauve-souris se tenant suspendue la tête en bas, on dit qu'elle mange par là où l'homme défèque et défèque par là où l'homme mange (p. 110).

Mais, selon l'auteur, d'autres interprétations sont possibles :

> À première vue, la position de la femme évoque soit l'image de l'animal abattu et transporté, suspendu par les quatre pattes, à une perche que soutiennent deux hommes, soit l'image d'un homme qui porte sur l'épaule un paquet (par exemple de viande dépecée enveloppée dans la peau de l'animal ou dans des feuilles *lunguungu*), attaché à un bâton. Si aucune exégèse n'a explicitement comparé la patiente à l'animal abattu et transporté, c'est peut-être que pareille exégèse serait trop embarrassante pour les intéressés, ou réductrice.
>
> L'analyse de la production signifiante proprement dite révèle aussi un sens métaphorique relatif à la fécondation. Si l'on songe que les représentants de l'alliance matrimoniale,

> l'oncle de la femme, le père du mari, et surtout le mari interviennent activement dans cette pratique, si l'on tient compte également de la position de la femme, du chant qui rythme le balancement, et de la finalité de l'intervention rituelle, on peut considérer que la scène de balancement réintègre la femme dans l'alliance matrimoniale, tout en corroborant sa fonction procréatrice. Il importe de justifier cette interprétation structurelle et contextuelle du processus rituel générateur de sens, d'autant plus qu'aucune exégèse ne fournit explicitement une telle interprétation *(ibid.)*.

Autrement dit, pour la phase critique de création d'un sens nouveau du rituel par la métaphore ou la métonymie, nous sommes laissés à l'association libre des différents symboles de cette culture qu'effectue l'anthropologue, avec sa connaissance approfondie de la langue de cette dernière. Résumons-nous : dans une même page, l'auteur propose trois interprétations différentes d'une partie du rituel, dont deux sont de lui : la première fait de la femme l'équivalent d'un gibier mort, l'autre, très freudienne, attribue à cette scène un sens d'autofécondation. Et pourquoi le thème de la chauve-souris avec la manipulation de la direction des ouvertures du corps et de la gravité ne serait-il pas aussi performant dans cette phase du rituel, comme l'affirment les indigènes ?... Que le rituel crée un sens nouveau par la métaphore et la métonymie, nous sommes bien d'accord, mais comment établir des règles d'analyse de l'interprétation du sens ainsi constitué si l'on prétend dépasser les exégèses locales ? D'autant plus que, comme le dit aussi R. Devisch : « À côté de ces articulations signifiantes intégrées par une intentionnalité commune, l'analyse de la cure *khita* bute sur du discontinu, de l'incohérent, du non intégrable » (p. 146).

Ce problème d'interprétation que nous avons relevé n'est pas propre à l'auteur, mais est plus généralement un problème rencontré par tous les anthropologues. Ironiquement, pour ne pas dire injustement, faisant partager au lecteur les étapes de sa réflexion et explicitant les bases de ses interprétations envisagées et retenues, R. Devisch du coup n'évite pas les questions...

Chantal Collard
Département de sociologie
et d'anthropologie
Université Concordia

Jean RACINE (dir.) : *Calcutta. La ville, sa crise, et le débat sur la planification et l'aménagement urbain*, Centre d'études de géographie tropicale (CNRS Talence), Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1986, XVIII + 500 p., ill., graph., tabl., cartes, plans, bibliographies, filmographie[1].

Nommer Calcutta, c'est évoquer une liste d'horreurs : 200 000 habitants de la zone métropolitaine sont sans logis, c'est-à-dire dorment sur les trottoirs ; dans ce même espace, qui rassemble environ neuf millions de personnes, près de trois millions vivent dans des *bustees* (zones de taudis) dont certains atteignent des densités de plus de 100 000 habitants au km^2. Le taux de sous-emploi de la population et celui de la sous-utilisation des

1. Distribué au Canada par le Diffuseur G. Vermette inc., Case postale 85, 1501 rue Ampère, Boucherville (Québec), J4B 5E6.